

PRIX D'ABONNEMENT :

UN AN, \$4.00.—SIX MOIS, 2.00 : PAYABLE D'AVANCE.

Jours de Publication : Lundi, Mercredi et Vendredi.

Les Abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

On ne recevra point d'abonnement pour moins de six mois.—Tout semestre commencé se paie en entier.

L'ORDRE,

UNION CATHOLIQUE.

PRIX DES ANNONCES.

Table with 2 columns: Description of ad types and their prices. Includes rates for six-line first insertions, subsequent insertions, and various ad formats like 'à la carte' and 'à l'année'.

Toutes les lettres d'affaires, communications Correspondances, doivent être adressées franco au Directeur du Journal, No. 26, Rue St. Gabriel.

Lecture de M. Rameau :

LA RACE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE.

(Suite et fin.)

Extrait de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial.

Lorsque les Acadiens vinrent se rétablir dans leurs foyers, je ne sache pas qu'il se trouva, dans toute l'immense région où ils se dispersèrent, aucun autre prêtre que le Père Maillard, demeuré caché dans la forêt du Nouveau Brunswick, avec les proscrits qui y avaient cherché un refuge ; tous ces anciens et illustres confesseurs, qui avaient partagé les désastres des Acadiens et soutenu leur courage, étaient disparus ; l'héroïque Abbé Leloutre avait été pris par les Anglais et enfermé au château de Jersey. Quand il en sortit, toujours dévoué à ce pauvre peuple, il avait été retrouver les exilés qui étaient en France, et en ce moment, il était occupé à les établir dans l'île de Belle-Île, sur les côtes de Bretagne.

L'Abbé Desenvelaves, après avoir longtemps erré avec sa petite congrégation dans le Sud-Est de la Nouvelle-Ecosse, avait vu son troupeau atteint, dispersé en partie, capturé par les Anglais, et il était parvenu à regagner la France.

L'Abbé Maillard resta donc seul pour évangéliser ces communautés chrétiennes, éparées sur une longueur de plus de 120 lieues. Durant 32 ans, jusqu'en 1798, ces pauvres peuples restèrent dans cet état de délaissement, n'ayant eu tout que deux ou trois Missionnaires qui parcouraient le pays, s'arrêtant quinze jours dans un endroit, huit jours dans un autre. Parfois certaines localités, trop éloignées et peu nombreuses, restaient deux ans sans voir de prêtres. Quand le Missionnaire mourait, cette interruption de tout service et de tout enseignement religieux se prolongeait bien plus encore.

Enfin, vers la fin du 18ème siècle, cet état de choses fut assez considérablement modifié pour que ces Missions pussent compter 8 ou 9 ouvriers apostoliques. C'était un grand progrès, mais encore c'était bien peu, puisque certains villages se trouvaient à 20 ou 25 lieues de la résidence habituelle de leur Curé.

Depuis une trentaine d'années, ce nombre s'est sensiblement accru, et cependant encore, à l'heure présente, les 66 paroisses Acadiennes qui se trouvent hors du Canada, et qui comptent 80,000 âmes ne possèdent que 31 prêtres ; il en est encore où l'on ne célèbre pas la Messe plus de 10 ou 12 fois par an ; sur ces 31 prêtres, 15 seulement sont Français, et parmi les prêtres Irlandais et Anglais plusieurs comprennent mal la langue Française ; et sont absorbés par les soins qu'ils doivent donner à d'autres paroisses peuplées de leurs nationaux.

Ces populations se sont donc trouvées longtemps presque dénuées de tout secours religieux ; même aujourd'hui, les ecclésiastiques y sont trop peu nombreux pour pouvoir prodiguer partout cette sollicitude maternelle, incessante dont la principale utilité ressort surtout du contact journalier et en quelque sorte affectueux du pasteur avec son troupeau.

La paroisse Acadienne n'a donc presque jamais possédé cet avantage inappréciable qui a été départi aux Paroisses Canadiennes ; une existence vivante et intelligente qui étant la personification des sentiments, des besoins et de la confiance de tous, devenait un point central, d'où partait la direction de l'activité commune pour la plus grande utilité de la société. De là qu'est-il résulté ?

L'instruction est restée nulle, et personne parmi eux ne s'élevait jusqu'aux professions libérales, ils ont été constamment exploités dans la politique, dans le commerce, dans toutes les relations civiles de la vie, par un petit nombre d'étrangers intrigués et rusés qui sont venus s'établir au milieu d'eux ; comme ces hommes n'y sont venus que dans la but déterminée d'y gagner de l'argent ou une situation, comme ils ne sont liés avec eux ni par la parenté ni par une existence commune, ni par la religion, ni par les mœurs, n'ayant en un mot aucune considération à ménager avec eux, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir, ils les ont exploités sans mesure, et quelquefois les ont réduits à une sorte de servage qui rappelle les plus dures époques de la féodalité et qui, pour s'être entouré de toutes les précautions légales, n'en est que plus odieux par l'hyppocrisie de ses formes.

Simple comme des enfants, pleins d'une bonne foi cordiale et trop confiante, sans amis, sans conseils, ou entourés de conseils perdus, ils se sont trouvés sans défense contre les marchands, contre les hommes de lois, contre toute cette roterie des âmes médiocres, qui se croient habiles parce qu'elles ont

bénéficié du frotement des sociétés civilisées. Ces hommes qui ne sont que les corrompus de nos cités, sont l'objet du dédain des gens véritablement instruits et intelligents, qui ne sauraient être leurs dupes ; mais leur misérable astuce est infiniment dangereuse pour ces populations primitives, inexpérimentées, qu'ils croient au-dessous d'eux, tandis que celles-ci ignorent seulement le droit qu'elles ont de les mépriser ; et les Acadiens n'avaient pas de curés pour leur apprendre.

Par suite de cette même ignorance, ils se sont perdus de vue les uns les autres, et perdant ainsi l'idée de leur ensemble, ils se sont trouvés privés de ce ressort moral qui résulte, pour chaque homme, de la conscience du grand nombre, en une communauté partagée d'origine, d'idées et de tendances. Le moindre effort de ceux-ci excite et encourage les efforts de ceux-là, et cet effet, répété de uns aux autres, entraîne avec une émulation et une confiance toujours redoublée, l'action générale vers une énergie qu'elle n'aurait jamais connue. Mais qui donc pouvait relever les âmes de ces pauvres familles désolées ? Qui donc pouvait leur raconter ce que devenaient leurs frères ? Le monde pour eux s'arrêtait presque toujours à quelques milles de leurs paroisses ; ils y étaient à demi égarés, se tenant pour heureux de rester tels qu'ils étaient, sans songer à marcher en avant.

Dans cette vue si bornée quant aux lieux et quant au temps, ils ont été presque partout assez aveuglés pour rester cantonnés sur des parcelles de terre qu'on leur avait accordées lors de leur premier établissement ; ne pouvant calculer dans leur simplicité, les complications que renfermait l'avenir, ils croyaient bonnement que la terre serait toujours là, sous la main de leurs descendants multipliés. Il ne s'agissait cependant alors que d'une demande à faire, une véritable formalité à remplir ; mais comment auraient-ils connu le besoin ou la valeur réelle des formalités légales ? Comment auraient-ils pu calculer l'éventualité des émigrants, la portée si rapidement puissante de la progression de leurs familles ? Les quelques paroisses qui se précautonnaient de terre en arrière de leurs possessions, ne le firent précisément que sur les instances et par les démarches personnelles de quelques Missionnaires qui séjournaient au milieu d'elles ; encore ces instances les remplaçaient-ils d'étonnement, et ce n'était qu'en souriant qu'ils donnaient leur adhésion à ces demandes qui devaient être pour eux d'un si important résultat. Mais dans un grand nombre d'endroits, ces précautions ne furent point prises, presque partout elles furent insuffisantes ; les émigrants sont venus, déjà beaucoup de paroisses Acadiennes sont aujourd'hui cernées par une population étrangère qui leur interdit désormais toute extension, et partout, plus ou moins, ces populations ont été victimes de leur imprévoyance négligence, qui elle-même n'était que le fruit de leur ignorance, de leur isolement et de leur délaissement.

Voilà, Messieurs, comment un peuple plein de foi, courageux et très-intelligent a vu sa croissance languir, et est demeuré dans l'abaissement, exploité par les émigrants Européens et Américains, circonscrits sur un espace qu'il ne tenait qu'à lui d'élargir. Vous pouvez apprécier de quelle utilité même temporelle a été à votre population presque entièrement rurale, lors de la conquête, la présence d'un Corps constitué, dévoué et éclairé, qui a été au milieu d'elle comme le levain du progrès.

Il vous est aussi facile de saisir maintenant combien la conservation des Acadiens, à travers un tel dénuement matériel et moral est chose surprenante ; car, s'ils n'offrent point tout le développement, toute la conservation que vous présentez vous-mêmes, il faut bien observer néanmoins que leur identité religieuse et nationale est aussi complète que celle qui se trouve en ce pays.

Bien qu'assujéti presque partout à la nécessité de parler l'Anglais, par suite de l'extrême mélange des deux races, nulle part néanmoins l'usage de la langue française n'a faibli, et c'est à peine si, dans un petit nombre de paroisses, on aperçoit dans la conversation une introduction notable de mots étrangers. La tradition de leur histoire, de leurs malheurs, de leur triste pérégrination se maintient constante, inoubliée, dans les familles, avec le souvenir et l'amour de leur origine.

Malgré leur grande dispersion et le peu d'importance relative de chacun de leurs groupes ; malgré leur mélange avec les villages Anglais, ils ne se marient guères qu'entre eux, et c'est un fait bien notable, que l'on trouve presque dans chaque paroisse quel-

ques familles Anglaises ou Irlandaises devenues Acadiennes par la langue, les mœurs et les relations ; tandis qu'il est presque impossible de trouver des Acadiens qui soient devenus Anglais. Fait notable et que je vous signale, comme devant corroborer les observations que déjà je vous ai présentées relativement à la puissance plus grande d'expansion et d'assimilation que vous possédez au milieu des autres peuples. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque, dans des circonstances si inégales, vous prenez presque l'avantage sur eux, tant dans l'expansion de votre race, que dans l'assimilation de la leur.

Il n'est pas jusqu'au costume que les Acadiens n'aient conservé, distinct de celui des Anglais, et plus ou moins conforme à celui qu'ils portaient autrefois dans l'Acadie. La coiffure des femmes paraît avoir consisté alors en un bonnet par-dessus lequel on fixait une sorte de voile noir retombant en arrière sur les reins, et semblable à la mantille Espagnole ; quelques paroisses, comme celle de la Baie-St.-Marie, portent encore cette coiffure entièrement et généralement conservée ; quelques autres l'ont modifiée en transformant le voile en une sorte de fichu noir dont la pointe tombe en arrière ; dans plusieurs endroits cette coiffure n'est plus portée que par les femmes âgées, mais partout on en retrouve si bien la trace qu'il ne peut exister aucun doute sur ce point, que telle était l'ancienne coiffure des Acadiens.—Cette observation, sur laquelle je me suis appuyé à dessein, a achevé de me confirmer dans l'opinion où j'étais que les Acadiens seraient d'une émigration Française plus méridionale que celle qui a peuplé le Canada.—Cette opinion se basait sur la nature de leurs noms, sur l'accent particulier et encore reconnaissable de leurs prononciations et enfin sur l'en semble des documents et traditions que nous possédons au sujet de leur établissement.—Cette coiffure vient complètement à l'appui de ces présomptions, car il n'y a qu'un seul endroit en France d'où ait pu leur venir ce costume si semblable à la mantille Espagnole, c'est le pays Basque ; et en effet nous savons que les pêcheurs Basques furent les premiers Européens qui fréquentèrent les côtes d'Acadie, longtemps même avant M. de Pontreuve, et ils durent naturellement fournir souvent des recrues aux colons qui s'y établirent ; ces premiers colons eux-mêmes vinrent presque tous de la Rochelle, et du pays compris entre cette ville et Bordeaux. Ils n'y aurait donc rien d'étonnant que les Basques et les Gascons eussent donné le ton et la couleur générale à la Colonie de Port-Royal, comme les Percherons et les Poitevins le firent pour celle de Québec.

S'il est touchant de voir combien ils se sont parfaitement conservés, il est non moins intéressant d'examiner comment ils se sont étendus ; car, si malheureusement, par suite de leur inexpérience et de leur délaissement, ils se sont laissés circonscire en quelque point, il n'en a point été partout de même. En un certain nombre d'endroits, ils ont pu s'assurer une assez grande étendue de pays pour pouvoir y associer une petite agglomération de paroisses, adossés les uns contre les autres ; et dans plusieurs districts, l'absence d'immigration européenne laisse encore derrière eux libres et vacants d'immenses espaces, où ils peuvent se pousser et s'étendre vers le profond des terres ; en ces lieux, il est permis d'espérer qu'ils pourraient peupler presque exclusivement le pays, surtout si quelque émigration de la même langue et de la même race venait les aider à l'occuper. C'est surtout dans le Nord du Nouveau Brunswick qu'il en est ainsi ; il y a la une population de 32,000 Acadiens, répandus tout le long des côtes, depuis l'Isthme de Shediac jusqu'au fond de la Baie-des-Chaleurs, formant un angle dont l'intérieur est entièrement vacant, le terrain n'y est point montagneux, il est fertile, couvert de forêts dont la majeure partie sont des bois francs ; le climat n'y est point rigoureux ; ce pays est à la porte du Canada ; peut-être importerait-il que le Canada ne les perdît point de vue.

Mais le petit nombre de leur population, insuffisant pour occuper les territoires qui s'étendent autour d'eux, n'est pas le seul obstacle qu'ils aient à surmonter ; leur peu d'instruction, le peu de ressources qu'ils ont pour en acquérir apporte la plus grande entrave au bon emploi des forces même dont ils disposent pour multiplier leurs paroisses. Leur attachement routinier et malheureux pour le bord de la mer et l'industrie de la pêche qui les a toujours laissés pauvres, ne peut être rompu qu'à mesure que l'instruction plus répandue mûrira chez eux la réflexion, étendra les idées, et leur donnera une compréhension plus facile et plus juste de leurs meilleurs intérêts

présents et à venir. N'ayant aucune action sur la vie politique et sociale de leur pays, ils supportent toutes les charges de la communauté, sans en tirer presque aucun profit, souvent bien que les plus nombreux, ils n'ont ni députés, ni même de juges de paix, faute de compter parmi eux personne qui soit en état d'en remplir les fonctions ; et ainsi ils se trouvent impuissants et exploités sous toutes les formes de la vie publique et privée, situation qui tient pour une forte part à la grande ignorance où ils sont plongés. Car de même qu'ils manquent de prêtres ils manquent aussi d'instituteurs ; ils n'en possèdent en effet qu'un petit nombre qui soient capables et Français, ils n'ont que peu de sympathie et de confiance pour les instituteurs Anglais, et ajoutons enfin que presque toutes les paroisses sont trop pauvres et trop dispersées pour pouvoir entretenir de bons maîtres.

Peut-être le Canada pourrait-il leur venir en aide sous ce rapport, aussi bien que pour le peuplement de leur pays ; et quoiqu'il puisse arriver, en acceptant ce patronage, il accomplirait non seulement une grande œuvre, mais une œuvre d'un grand intérêt pour lui, car si la population Acadienne était secondée, rien ne lui serait plus facile que d'occuper cette partie aujourd'hui vacante du Nouveau-Brunswick qui borde le Golfe St. Laurent et qui forme les bassins du Miramichi et du Ristigouche.

Il se trouverait alors que le Canada aurait juxta posé à ses limites un pays semblable à lui-même, comme Religion, comme langue, comme origine et comme sympathie, et tout en leur donnant de la force il se serait ainsi fortifié lui-même.

Maintenant pour terminer, messieurs, jetons un coup d'œil rapide sur l'ensemble des faits que nous venons de parcourir. La Race Française compte dans l'Amérique du Nord 5 formations principales. 1° LES ACADIENS.—2° Les Canadiens.—3° Les divers groupes éparés à l'Ouest des Grands-Lacs depuis le Détroit jusqu'au Lac Winipeg.—4° Les Missouriens comprenant les villages du Sud de l'Illinois, ceux qui sont autour de Ste. Geneviève, et de St. Louis, et toutes les colonies Françaises éparées à l'Ouest sur le Missouri et vers les Grandes-Prairies.—5° LES LOUISIANAIS.

Je néglige quelques groupes excentriques et moins divers, tels que ceux de Vincennes, de la Rivière-du-Chien, de l'Orégon, ainsi que les nombreuses agglomérations Françaises qui existent dans quelques villes des Etats-Unis comme à New-York, à Louisville, à Troy, à Chicago, etc. etc. Mais la classification que je viens de vous présenter peut être considérée comme embrassant à peu près l'ensemble des Français de l'Amérique du Nord, et il est remarquable que leur enchaînement dessine parfaitement la ligne des anciens postes occupés, il y a cent cinquante ans, sous la domination Française. Il ne s'agit point, messieurs, de l'espérer que tous peuvent persister, et que quelques-uns même peuvent s'accroître, s'étendre et former un bloc de population ayant sa vie propre et originale.

Les établissements des Allemands aux Etats-Unis ne peuvent laisser aucun doute sur la possibilité d'un tel résultat ; nos groupes français ont même cet avantage que vous êtes bien plus près d'eux que l'Allemagne ne l'était de ses Colons ; si donc ils se sentent soutenus, ne fut-ce que moralement par un bloc de population considérable comme le votre, ayant une véritable existence nationale, semblable en tout à leurs traditions et à leurs sympathies, nul doute qu'ils n'en reçoivent une grande force pour leur conservation et leur accroissement.

Or, rien ne vous est plus aisé que d'accomplir cette noble mission, du moment que vous vous mettez dans l'esprit que vous le pouvez, que vous le devez. Ayez la juste conscience de la force supérieure d'expansion et d'assimilation que vous possédez en vous-mêmes. Vous êtes aujourd'hui ici un fait acquis ; on ne déracine pas un million d'hommes, quand ce million d'hommes ne le veut pas, et si je ne me trompe, j'ai retrouvé parmi vous, battant au cœur, beaucoup trop de notre fibre française pour croire que vous vous laissiez écraser. Il n'appartient point, soyez en très sûrs, à quelques intrigants et à quelques brouillons politiques de détruire ce qui est basé sur les anciens traités, et ce qui a grandi par la persistance du courage, et du dévouement ; ce que l'on n'a pas pu faire alors que vous étiez moins de 100 mille, on ne le tentera pas aujourd'hui que vous êtes devenus par le vote seul essor dix fois plus nombreux. Ce progrès étonnant donne à la fois la mesure de

leur force et celle de votre avenir ; il a reposé sur deux fortes bases qui ne vous manqueraient pas, quelque soient les luttes que l'on puisse susciter contre vous.

La première, c'est votre attachement à la Religion Catholique.

La seconde, c'est le puissant développement de votre population.

L'une vous a fourni non seulement cette remarquable cohésion avec laquelle vous vous êtes soutenus, alors que les éléments de la nation étaient si faibles, si peu instruits, si dispersés ; mais encore, elle vous a donné et elle vous donne tous les jours de l'intelligence et des mœurs.

L'intelligence par le soin si vigilant que le Clerge de ce pays a toujours donné à l'instruction publique, qui sans lui y existerait à peine.—Les mœurs qui résultent de la simple et sincère pratique des enseignements religieux ; et, quand je parle des mœurs, ne croyez pas que j'en parle comme d'une de ces matières banales que le bon usage et la convenance veulent que l'on montre aux hommes, au moins de temps en temps, comme on expose dans les fêtes publiques, des mannequins de convention qu'un usage séculaire y ramène. Prenons très au sérieux ce propos des mœurs, car si vous avez quelque supériorité sur les races étrangères qui vous entourent et qui se sont imaginées être mieux que vous égales, vous ne le devez qu'à la sévérité conservée des mœurs de ces compagnons qu'ils méprisent et qui sont le véritable nerf de ce pays. Il est des esprits superficiels et vulgaires qui se laissent éblouir par le mirage matériel des choses, et qui attribuent une importance supérieure au côté économique et commercial des peuples ; ces hommes ont le malheur de ne jamais voir qu'un point de l'horizon, mais c'est l'histoire toute entière des peuples qui nous apprend comment les nations grandissent, et comment elle tombent. Quand à moi je n'oublierai jamais un mot profond, échappé de la bouche d'un vieux Romain célèbre par les services qu'il rendit à son pays, le Consul Pyrrhus. Ayant été envoyé en ambassade près du roi Périus, il trouva cette cour toute remplie de rhéteurs qui pensèrent pouvoir éblouir aisément l'esprit de cet homme, en apparence si simple ; ils déployèrent devant lui le luxe élégant et raffiné de la Grèce, et se prirent à lui vanter la doctrine d'Epicure, doctrine qui ressemble sous bien des rapports à tant de théories qui circulent autour de vous. Le Romain les écoutait triste et pensif, et tout à coup, au lieu d'une explosion d'admiration, il les stupéfia par cette réponse terrible : « Plaise à Dieu que toutes les nations ennemies de Rome professent de tels principes et les mettent en pratique, nous aurons bientôt conquis le monde. »

Chacun sait comment les événements prouvent tout ce qu'il y avait de profond bon sens dans cette réponse. Ces fiers patriotes et ces rudes plébéiens comprenaient parfaitement que cette grande simplicité que l'on appelait chez-eux grossièreté de mœurs, était en réalité le palladium de leur force ; ils comprenaient que ni la perfection des arts, ni l'habileté commerciale, ni la puissance industrielle elle-même ne suffisaient pour fonder un peuple ; et en effet, ils soumièrent la Grèce luxueuse et énervec, ils écrasèrent Carthage, la riche, l'industrielle, et ils ne succombèrent eux-mêmes qu'après avoir perdu leur propre vertu ; vainqueurs des autres peuples, mais n'ayant pas pu triompher d'eux-mêmes !

La Religion Chrétienne donne à la vertu moderne une base plus solide, et il faut espérer qu'elle pourra mieux résister que la vertu antique, à la redoutable épreuve que la civilisation impose à l'homme par le développement même de sa puissance. Seule la religion peut lui conserver, au milieu de l'enlèvement de ses progrès, la retenue du cœur, ainsi qu'une mâle simplicité dans ses mœurs, et si comme le vieux Fabricius vous voulez former un vœu pour votre patrie, ah ! souhaitez, Messieurs, souhaitez qu'elle ne s'en dépare jamais.

La seconde base sur laquelle s'appuie la force et la conservation de votre nationalité, c'est le puissant développement de votre population ; il est inutile de vous en donner le détail, les faits parlent assez éloquemment par eux-mêmes, et vous savez comment ce petit noyau d'hommes demeurés ici, il y a cent ans, ont grandi en dépit de la pression, de la domination et de l'immigration étrangère. Mais maintenant, Messieurs, vous êtes arrivés à une époque où il ne suffit plus de laisser cette expansion fonctionner seule, abandonnée au hasard de son impulsion. Tel ressort qui agit utilement sans une grande surveillance sur une petite échelle, produit avec le laps de temps et

Feuilleton de "L'Ordre."

LE MANOIR DE VILLERAI.

Roman Historique Canadien sous la Domination Française.

Par Madame Leprohon.

TRADUIT DE L'ANGLAIS Par E. L. de BELLEFEUILLE.

III. (Suite.)

C'était la veille de Noël. La journée était excessivement froide, mais un soleil éclatant qui luisait sur la neige étincelante, en en faisant briller toutes les particules comme des diamants, tempérait pleinement l'air glacé de cet atmosphère d'hiver. Les hôtes du manoir passaient leur temps à tout ce que leurs goûts individuels pouvaient leur suggérer, et jouissant, par dessus tout, de cet agréable sans-gêne, de ce parfait laisser-aller, qui forme un des caractères distinctifs de la vie de nos maisons de campagne.

Madame de Choiseul et plusieurs autres étaient allés se promener en carrosse, tandis que dans le salon, mademoiselle de Morny et le comte de Noraye exerçaient leur adresse au jeu de la lagatelle ; la dame, peut-être, plus

occupée à faire ressortir sa gracieuse taille et ses jolies mains qu'intéressée au succès du jeu lui-même ; et son compagnon évidemment rempli de la même louable ambition. Une autre personne était avec eux dans la salle ; c'était de Montarville ; mais peu occupé de ses compagnons, il regardait silencieusement par l'embrasure d'une fenêtre.

Tout-à-coup la porte s'ouvrit, et la jeune hôtesse, couverte de riches fourrures, entra dans le salon.

—Où allez-vous donc, chère Blanche ? demanda langoureusement mademoiselle de Morny, en la regardant d'un air ennuyé.

—A notre petite église, afin d'aider à placer les décorations pour la messe de minuit.

—Puis-je vous y accompagner ? demanda de Montarville, en s'approchant d'elle.

—Et moi aussi ! et moi aussi ! s'écrièrent le comte et sa compagne.

Je suppose qu'il serait inutile de vous refuser, reprit Blanche en souriant ; mais si je me rappelle bien, comte, vous avez déclaré ce matin au déjeuner qu'il n'y avait que des ours ou d'autres animaux pareillement bien protégés par la nature contre le froid, qui pussent s'aventurer dehors par une telle température.

—Ah ! mais nous ne pouvons que suivre, quand mademoiselle de Villeraï elle-même nous précède, quelques-uns

des dangers et les inconvénients de la route, répondit le comte avec son salut le plus gracieux.

Blanche, sans faire attention à cette dernière phrase, suivant sa manière ordinaire de recevoir les compliments de M. de Noraye, dit à Mademoiselle de Morny qu'elle lui donnerait le temps de faire sa toilette, si elle était réellement désireuse de l'accompagner. Comme de raison, mademoiselle de Morny répondit affirmativement, et après une demi-heure d'ennuyeuse attente, ses compagnons la virent revenir, paraissant très-élégante et tout-à-fait charmante, dans son sombre habillement d'hiver.

Ils furent bientôt en route, le comte de Noraye se consolant lui-même en assurant à la belle Montarville, comme il nommait souvent mademoiselle de Morny, que le climat de la Sibirie était doux en comparaison de celui du Canada, et qu'il s'étonnait que la métropole n'eût pas choisi cette colonie comme lieu de détention pour ses criminels ; des motifs de miséricorde seuls, ajoutait-il, ont dû l'en empêcher.

Ils arrivèrent en peu de temps à la jolie petite église, déjà décorée de feuillages et de festons produisant un effet simple, mais charmant. Près de l'un des autels latéraux, on avait formé une niche avec des branches de sapins, et c'est là que mademoiselle de Villeraï, après une courte prière au maître-autel, dirigea ses pas. Le travail an-

terieur d'une main de femme habile et attentive l'avait sans doute précédée, car la petite alcôve était admirablement bien ornée de fleurs artificielles et de rubans au gai coloris, tandis que dans une crèche de paille reposait une représentation de l'Enfant Jésus. C'est là que plus d'une pieuse mère de famille avait souvent emmené ses petits enfants ; et tandis que leurs jeunes yeux regardaient avec une respectueuse admiration la crèche de Noël, elle leur avait raconté, tout bas, la merveilleuse naissance de ce prodige d'amour, et surtout les ouvrages encore plus merveilleux de l'enfant de Bethléem, dont la figure gisait devant eux.

La dernière main, toutefois, restait à donner aux décorations, et pendant que Blanche s'en occupait, de Montarville s'efforçait de se rendre aussi utile que le lui permettait ses faibles connaissances en ces matières. Le comte de Noraye, au contraire, avec sa belle compagne s'amusaient ensemble à examiner les spécimens extraordinaires de sculpture sur bois que leur offrait la petite église, et à en rire. Il faut avouer que ces pièces n'étaient pas peu grotesques dans leur genre. On y voyait des chérubins aux yeux singulièrement ronds et aux joues énormément bouffies ; des saints aux traits implacables et menaçants, contredisant d'une manière ridicule la placidité de leurs caractères, et disant que si la piété et le zèle du sculpteur avaient

été bien grands, son habileté au moins était en défaut.

Blanche de Villeraï, toutefois, croyait avec raison que rien ne peut excuser l'irrégularité dans un lieu de prière, et après avoir enduré pendant quelques instants les chuchotements continus et les rires à moitié étouffés des deux critiques, elle se tourna subitement vers le vicomte et lui dit à voix basse :

—M. de Noraye aura la bonté de se rappeler qu'il est dans une église, et non dans un théâtre.

—Ciel ! quelle bigotte ! souffla quelque temps après, de Noraye à mademoiselle de Morny, qui lui fit connaître son assentiment en inclinant la tête silencieusement, et en souriant. Ce sentiment un peu pénible commençant à se glisser dans le petit groupe, fut en partie dissipé par l'arrivée de la jolie villageoise, Rose Luzon, portant dans sa main une touffe de géraniums et d'autres humbles fleurs domestiques ; car le manoir ne pouvait se vanter de posséder un conservatoire.

Rose s'approcha timidement, mais gracieusement, sans même jeter un regard sur aucun des membres du groupe distingué, au milieu duquel elle se trouvait maintenant ; mais avec une habileté et une promptitude qui montraient bien que les autres décorations de la niche lui étaient dues en grande partie, elle s'occupa d'entremêler ses fleurs avec le vert sombre des sapins. Une fois, en se penchant en avant,

la fleur qu'elle tenait à la main tomba par terre. Prompt comme la pensée, de Montarville s'approcha pour la ramasser, et en la présentant à la jeune fille avec la même gracieuse courtoisie qu'il aurait déployée auprès de mademoiselle de Villeraï elle-même, leurs yeux se rencontrèrent pour la première fois. Ah ! Rose, gentille et jolie petite Rose ! ne plongez pas trop souvent vos regards dans ces yeux noirs et avides, mais repoussez l'excessive admiration qu'ils expriment, car que pouvez-vous avoir de commun avec l'illustre de Montarville, l'ami fortuné de la seigneurie de Villeraï ?

En quittant l'église, de Noraye, qui se ressentait encore du vif reproche de Blanche, et qui de plus se piquait d'être tant soit peu philosophe, s'écria d'un ton moqueur déguisé sous le prétexte du savoir :

—De grâce, mademoiselle de Villeraï, pourriez-vous me dire quelle intention on a eu en plaçant cette pouppée de cir dans un lieu si apparent ? Est-ce pour encourager l'amour des beaux arts parmi le peuple, ou seulement pour le divertir innocemment ?

—Ni l'un ni l'autre, comte. Il faut que vous ayez entièrement oublié les leçons que, comme catholique, vous avez dû sans doute recevoir pendant votre enfance ; autrement vous ne manquez pas de vous ressouvenir que l'image dont vous parlez est un de ces simples symboles qui instruisent la

jeunesse et même le cœur de l'homme mûr plus efficacement que ne le pourraient faire des heures de prédication. C'est le grand mystère du fils de Dieu descendu du ciel pour se charger de nos fautes, et endurant pour nous des souffrances indissolubles.

Silencieux, sion convaincu, de Noraye ne répondit rien, tandis que de Montarville, évidemment en proie à une profonde préoccupation, ne pouvait s'empêcher d'admirer en lui-même le courage tout-à-fait chrétien et la foi vive de la jeune fille à ses côtés.

Mais nous n'en dirons pas davantage de la Messe de minuit, malgré que des artistes auraient aimé à contempler ces scènes solennelles, étrange et touchante. La leur tremblante des flammes, luttant contre une obscurité de minuit, une faible et douteuse lumière éclairant les coins et les angles obscurs du petit temple, et formant de beaux effets d'ombre et de demi-jour, le maître-autel richement illuminé au milieu de nuages d'encens, semblables à de légères vapeurs jouant autour de lui, emblème touchant des hommages qui s'élevaient alors de tous les cœurs vers l'homme de Galilée, qui, à la même heure, quelque dix-huit siècles auparavant, était né dans une étable pour enseigner l'humilité à l'homme déchu ; tel était le spectacle à la fois simple, sublime et artistique que présentait l'Eglise paroissiale de Villeraï.

(A continuer.)

CARTE. JAMES GARVEN, JR., ARCHITECTE, AGENT POUR LA Brique Blanche Pressée DE TORONTO. Rue Nazareth, 57.

Pensionnaires Demandés. DES Pensionnaires trouveront une bonne Pension chez Madame DECOUSSE, No. 109, Rue Notre-Dame, près le Palais de Justice.

Livres Nouveaux. LA PORTE DU CIEL, ou le Livre de l'Association pour la Bonne Mort, 1 Vol. in-12 broché, 25 cents.

SOUSCRIPTION A LA REVUE DE L'EXPOSITION DE MONTREAL. UN JOLI VOLUME, PETIT IN-80. PRIX: 50c.

PATTON et FRERES, ÉTABLISSEMENT DE HARDWARE FAITES. En Gros et en Détail, 42 Rue McGill, et 79, Rue St. Paul, MONTREAL.

CALENDRIER ÉCCLÉSIASTIQUE et CIVIL, AINSI QUE L'ALMANACH POUR 1861.

Livres Nouveaux. DESSIEUX—Le Canada sous la domination française, 2 Vol. gr. 80 broché, 2 \$.

VENANT D'ÊTRE REÇU. Un large Assortiment de Coiffes pour Dames, Jaquettes pour Dames, Manteaux pour Enfants, Pelisses pour Enfants, Robes pour Enfants.

AVIS AUX Consommateurs d'Huile de Charbon. Grand Réduction dans le Prix de l'Huile de Charbon.

VERNIS Pour Tuyaux de Poêles, DE LA MEILLEURE QUALITÉ, manufacturé et à vendre, par gallon et par demi-gallon.

SAMUEL HOLMES, OUVRIER EN TOLE, FERBLANC ET ZINC. No. 125, Rue St. Paul, No. 125.

GRANDES CHANCES EN FAIT DE BOTTES & SOULIERS, AU No. 4, Grande Rue St. Laurent.

HUITRES. Venant de recevoir et recevant une Cargaison de première qualité D'Huitres Caraïques, 3 Dollars le Quart.

MUSIQUE, Instruments de Musique, etc. OUR MUSICAL FRIEND, 15 ets. par numéro—chaque numéro contient 3 ou 4 Morceaux de bonne Musique.

POELES ALBANIENS (Pour le Chauffage) ET LE "BON SAMARITAIN" (Pour la Cuisine).

PATONS FAVORIS Fournaise Portative AIR CHAUD. Ceux qui attendent leur arrivée peuvent maintenant se les procurer.

AVIS. LYMANS, CLARE & CIE. AGENTS-GENERAUX Pour la Vente de L'HUILE DE CHARBON Albertine en Canada.

APOTHECARIER HALL—CATHEDRAL BLOCK—ARROWROOT NATUREL DE PLUMBE. Les soussignés sont nommés Agents.

APOTHECARIER HALL—Le CARMINATIF NATUREL DE DALLY, préparé par James Dally.

VERNIS Pour Tuyaux de Poêles, DE LA MEILLEURE QUALITÉ, manufacturé et à vendre, par gallon et par demi-gallon.

Vernis pour Harnais, Vernis pour Voitures, Vernis pour Meubles.

AVIS. NOUS avons ouvert notre Assortiment d'AUTOMNE et d'HIVER, contenant les Marchandises suivantes, marquées à des Prix aussi BAS que possible.

KEMP et CIE., 212, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

A. MARIER, ÉPICIER, No. 114, RUE STE. MARIE, No. 114, Coin de la Rue Brock, MONTREAL.

Madame HIMES, MODISTE ET FAISEUSE DE ROBES ET DE MANTEAUX, 160, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

FAITES-EN L'ESSAI! ENCRE NOIRE DE BRODIE, Manufacturée à Montréal.

ETABLISSEMENT DE MODISTE PREMIERE CLASSE, No. 144, Rue Notre-Dame, No. 144.

MADAME SILVERMAN informe respectueusement les Dames de Montréal et des environs qu'elle a en l'honneur de remporter le PREMIER PRIX pour des MARCHANDISES DE MODES.

Marchandises de Modes POUR L'AUTOMNE, CHAPEAUX, COIFFES, FLEURS, ET ROBES DE TOILETTE.

POTERIE, Lampes pour Huile de Charbon, Etc., Etc., Etc. J. PATTON et CIE., ont reçu une grande variété de superbes Patrons de Lampes pour Huile de Charbon.

Marchandises sèches POUR UN MILLION. L'AUTOMNE EST COMMENCÉ. ON COUPE et on DECHIRE des MARCHANDISES SÈCHES, comme à l'ordinaire, au MAGASIN de MARCHANDISES SÈCHES.

GRANDE RUE ST. JACQUES. Marchandises sèches meilleur marché que jamais, au magasin DE S. B. FISH'S.

COX & COLLINS, FORGERONS ET FAISSEURS DE FLEAUX, MANUFACTURIERS DE BALANCES PATENTES, ayant obtenu le PREMIER PRIX L'EXPOSITION DE 1860.

FOURNAISES DE SALON CHAUFFOIR DOUBLE. Ce nouveau et magnifique Poêle se chauffe de la même manière qu'un fourneau de chemin de fer.

PHOTOGRAPHIES POUR LA MOITIÉ DU PRIX ORDINAIRE. L'Atelier de Photographie de A. B. TABER, 20 POUR UNE PIASTRE, 36 POUR UNE PIASTRE, 50 CENTS, 100 POUR TROIS PIASTRES.

Huile de Charbon Deodorized Coal Oil. Le soussigné offre en vente aux Marchands de la Ville et de la Campagne, à TRES-BAS PRIX, 300 Barils Huile de Charbon.

10 Barils "Kerosene," Demi "Paraffin," W. R. HEBBARD, Dépôt de Lampes, Coin des Rues St. Jean-Baptiste et St. Paul, 161, Pres du Couvent des Sœurs de la Congrégation.

ETABLISSEMENT DE MODISTE MONTREAL. MADAME ROBINSON informe les Dames et les Étrangères qu'elle a ouvert un SALON de MODES contenant un large Assortiment de MARCHANDISES DE MODES.

VENANT D'ÊTRE REÇU. Et à vendre par les soussignés, UNE SUPERBE PHOTOGRAPHIE DE S. S. LE PAPE PIE IX.

THOS. DAVIDSON, Marchand Général DE QUINCAILLERIE, (Cathedral Block.) QUINCAILLERIE de MÉNAGE, POELES et GARNITURES de POELE, POELES pour l'EAU CHAUDE et autres ARTICLES ÉMAILLES, LAMPES, et HUILE de CHARBON.

UNE Boutique de Ferblantier, et qu'il a engagé à cet effet des OUVRIERS de PREMIER PRIX. Articles de Ferblanterie faits à l'Ordre. POELES MONTÉS, et tout ce qui se fait généralement dans une Boutique de Ferblantier.

LA CHIMIE Appliquée aux Arts et Métiers, à l'usage de toutes les Familles, par HINDEBART. Extraits des meilleurs Auteurs Français et autres, PRIX—30 SOUS.

\$400 A EMPRUNTER. UNE personne de la ville désire emprunter \$400 à un taux raisonnable, et donnera pour garantie un Emplacement qui vaut \$4,000.

DEMENAGEMENT. CLOVIS LEDUC, MANUFACTURIER DE VOITURES ET DE CARROSSÉS, Coin des rues St.-Antoine et Ste.-Marguerite.

EDWARD HIMES, Marchand-Tailleur, Inventeur et Manufactureur de NOUVELLES MODES pour les HABILLEMENTS, surtout pour les JEUNES GENS et les petits Garçons.

COMPAGNIE DU RICHELIEU, Ligne Journalière de la Malle ROYALE MONTREAL ET QUEBEC. Vapeurs NAPOLEON et COLOMBIA. CHANGEMENT D'HEURES.

LE RESTAURATEUR DE LA CHEVELURE DU DR. PARADIS, (PRÉPARATION D'IODINE), Patente pour le Canada 1er Juin 1860.

VENANT D'ÊTRE REÇU. Et à vendre par les soussignés, UNE SUPERBE PHOTOGRAPHIE DE S. S. LE PAPE PIE IX.

Monseigneur Bourget, ÉVÊQUE DE MONTREAL, D. et J. SABLIER et CIE.

THOS. DAVIDSON, Marchand Général DE QUINCAILLERIE, (Cathedral Block.) QUINCAILLERIE de MÉNAGE, POELES et GARNITURES de POELE, POELES pour l'EAU CHAUDE et autres ARTICLES ÉMAILLES, LAMPES, et HUILE de CHARBON.

VENANT D'ÊTRE REÇU, directement d'Allemagne, un bon Assortiment de Corniches de Cuivre pour Fenêtres; aussi, Toile de Fil pointé et représentant des Paysages Canadiens, très-propre pour des Rideaux de Châssis.

UNE Boutique de Ferblantier, et qu'il a engagé à cet effet des OUVRIERS de PREMIER PRIX. Articles de Ferblanterie faits à l'Ordre. POELES MONTÉS, et tout ce qui se fait généralement dans une Boutique de Ferblantier.

LA CHIMIE Appliquée aux Arts et Métiers, à l'usage de toutes les Familles, par HINDEBART. Extraits des meilleurs Auteurs Français et autres, PRIX—30 SOUS.

\$400 A EMPRUNTER. UNE personne de la ville désire emprunter \$400 à un taux raisonnable, et donnera pour garantie un Emplacement qui vaut \$4,000.

Pensionnaires Demandés. DES Pensionnaires pourront avoir une bonne Pension au No. 109, Rue Notre-Dame, 17 sept.

A VENDRE St. HYACINTHE. TROIS JOLIES MAISONS en BRIQUE, deux Étages en avant et trois en arrière, avec Cours et Dépendances.

SAVON LIQUIDE DE PELLY ET LUPTON. Laver et nettoyer le Linge, etc. Pelly et Lupton, Seuls Fabricants sur ce Continent de l'Article usuel, qui est une invention anglaise, et que l'expérience a montrée supérieure à tous les autres.

LE RESTAURATEUR DE LA CHEVELURE DU DR. PARADIS, (PRÉPARATION D'IODINE), Patente pour le Canada 1er Juin 1860.

VENANT D'ÊTRE REÇU. Et à vendre par les soussignés, UNE SUPERBE PHOTOGRAPHIE DE S. S. LE PAPE PIE IX.

Monseigneur Bourget, ÉVÊQUE DE MONTREAL, D. et J. SABLIER et CIE.

THOS. DAVIDSON, Marchand Général DE QUINCAILLERIE, (Cathedral Block.) QUINCAILLERIE de MÉNAGE, POELES et GARNITURES de POELE, POELES pour l'EAU CHAUDE et autres ARTICLES ÉMAILLES, LAMPES, et HUILE de CHARBON.

VENANT D'ÊTRE REÇU, directement d'Allemagne, un bon Assortiment de Corniches de Cuivre pour Fenêtres; aussi, Toile de Fil pointé et représentant des Paysages Canadiens, très-propre pour des Rideaux de Châssis.

UNE Boutique de Ferblantier, et qu'il a engagé à cet effet des OUVRIERS de PREMIER PRIX. Articles de Ferblanterie faits à l'Ordre. POELES MONTÉS, et tout ce qui se fait généralement dans une Boutique de Ferblantier.

LA CHIMIE Appliquée aux Arts et Métiers, à l'usage de toutes les Familles, par HINDEBART. Extraits des meilleurs Auteurs Français et autres, PRIX—30 SOUS.

\$400 A EMPRUNTER. UNE personne de la ville désire emprunter \$400 à un taux raisonnable, et donnera pour garantie un Emplacement qui vaut \$4,000.

VENANT D'ÊTRE REÇU. Beurre en Tinettes Saumon No. 1 Harreg Fendu, en demi-Quarts, No. 1 Maquereau, No. 1 Truite Morue Fumée (Finnan Haddies) A vendre par D. McINTYRE, No. 14, Rue Notre-Dame, 15 octobre.

NOUVELLES Marchandises Sèches. Au Magasin de W. R. CLARKE, RUE MCGILL, 84, Quartier de Un Largo Assou.

STRAPPES! STRAPPES DE CUIR BREVETÉES!! Tendues, à l'Épreuve de l'Eau, unies, cimentées ou cousues.

LES soussignés sont maintenant prêts à recevoir des ordres des Marchands ou autres personnes pour la PREMIERE QUALITE DE STRAPPES DE CUIR, à un Prix bien moindre qu'à l'ordinaire pour semblables Articles.

CAMPBELL et CIE., No. 14, RUE ST. PIERRE, 21 sept.

TEINTURE, Dégraissement!! USINE DE L'AMERIQUE BRITANNIQUE POUR TEINDRE ET DÉGRAISSER. Etablie en 1849.

Propriétaire—JOS. BOESE. Premier pour la Teinture et le Dégraisage. BUREAU—No. 17, Rue St. Jean, URSIN—Vis-à-vis l'Église Ste. Anne, Griffintown.

MAGASIN EN DÉTAIL de Quincaillerie. LES soussignés ont OUVERT un MAGASIN de DÉTAIL dans la BARRASSE 255 et 257, RUE ST. PAUL, adjoint à leur Magasin en Gros, où ils offrent en vente des Effets de Quincaillerie de toutes sortes, à TRES-BAS PRIX.

SPRING ET CIE., NEGOCIANTS DE HARDWARE NEUVE ET DE SECONDE MAIN, Pour Dames et Messieurs, ONT constamment en mains un superbe Assortiment de PATRONS DE ROBES DE SOIE.

D. HARMER. MANUFACTUREUR et MARCHAND de BOTTES, SOULIERS, et CUIRS de toutes sortes. EN GROS ET EN DÉTAIL. No. 4, Grande Rue St. Laurent, 11 juillet.

